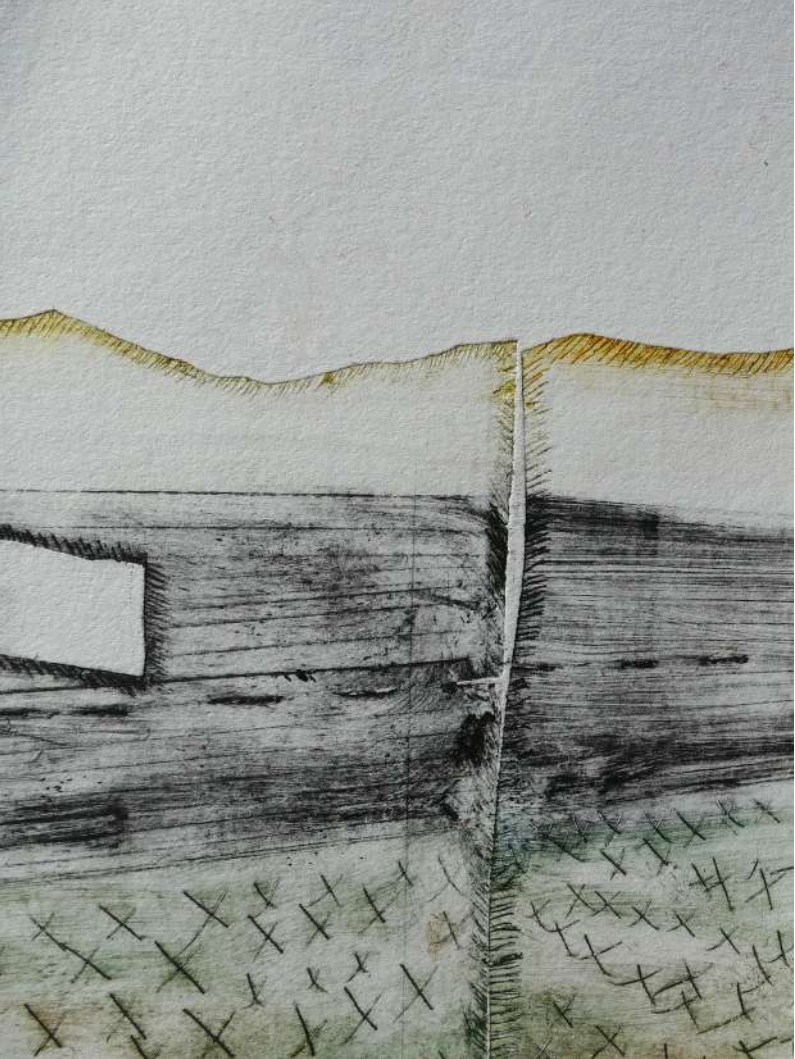




Olivier Lubaki

Parcours d'un migrant,
Depuis la région des grands lacs,
Jusqu'à la France



*À celles et ceux qui sont
morts en traversant le désert
ou la mer Méditerranée à la
recherche d'une vie meilleure.*

OLIVIER LUBAKI

*Parcours d'un migrant
Depuis la région des Grands Lacs
jusqu'à la France*



Éditions
Le Quai d'Écume
2018

J'avais souvent des conversations avec mon grand-père et mon oncle maternel qui s'intéressaient à la politique. Quand l'union pour la nation congolaise s'est créée en 2010 sous la présidence de Vital KAMERHE LWAKANINGINI, je me suis intéressé à ce parti qui soutenait une alternance et une refonte de l'Etat, s'opposant à la majorité présidentielle de Joseph KABILA KABANGE, au pouvoir depuis 2001, régime dictatorial, qui décidait de tout.

Je décide de répondre à l'appel de l'opposition pour manifester pacifiquement, le 19 janvier 2015 dans les artères de la ville de Kinshasa en République Démocratique du Congo, pour dire non au projet de loi visant à réviser la loi électorale ainsi que la constitution. La répression fut grande, plusieurs manifestants et innocents y trouvèrent la mort. Je fus arrêté sur le champ et jeté dans un pick-up avec une dizaine d'autres manifestants et nous étions conduits vers une destination inconnue.

Je fus détenu illégalement pendant quarante et un jours par les agents des services secrets congolais. Les trois premiers jours j'ai été torturé, allongé sur une table, les bras attachés.

On m'arrosait avec de l'eau glacée, puis on me frappait avec un tuyau et le quatrième jour deux codétenus ont été assassinés devant nous par ces agents afin de nous démontrer leur détermination. On m'interrogeait surtout la nuit par deux gardes et le chef qui voulait savoir quelle était mon implication, et pourquoi je m'opposais au président KABILA dit « le ROI ».

Lors de l'interrogatoire, mes bourreaux m'annonçaient qu'ils allaient m'assassiner dans les heures suivantes. J'ai pleuré dans ma langue maternelle en citant le nom de ma mère, cependant l'un d'eux m'a transféré dans une autre cellule car il avait connu mon grand-père et mon oncle militaire. Puis il a décidé de m'aider moyennant une somme importante de sept cent dollars américains. Il m'a donné son téléphone pour appeler mon père. celui-ci me croyait déjà mort car j'étais porté disparu. le chef lui avait donné rendez-vous à l'extérieur, mon père a apporté la dite somme et il avait organisé mon évasion.

La nuit du 1 au 2 mars 2015, j'ai revêtu un uniforme de l'armée, je suis monté dans une jeep noire et quatre agents de sécurité m'ont conduit à vive allure jusqu'à la commune de Lingwala près du stade de martyr.

Ils m'ont dit de descendre et de quitter le territoire congolais où j'étais fiché.

Je me suis caché pendant quelques jours à Kinshasa, puis le 13 avril 2015 mon père a organisé mon voyage vers le Caire en Egypte avec le passeport d'un étudiant congolais. Plus tard j'ai pu travailler dans une carrière de marbre de façon clandestine environ onze mois dans un quartier du sud de la ville du Caire.

Le 5 mai 2016, le chauffeur qui transportait le marbre m'a conduit jusqu'au Nord de l'Egypte dans la banlieue d'Alexandrie et m'a mis en relation avec les passeurs qui rassemblaient d'autres clandestins dans un petit poulailler aménagé. Dans cette cachette, il y avait les personnes de toutes nationalités (les Syriens, les Palestiniens, les Egyptiens Coptes et Musulmans, les Soudanais, les Sud Soudanais, les Somaliens, les Erythréens, les Djiboutiens, les Tchadiens, les Nigériens, les Guinéens, les Centrafricains, les R.D.Congolais, les Camerounais ...). De tout âge, de tout état : les anciens, les jeunes garçons et filles, les enfants et certaines femmes enceintes. Tous nous étions entassés comme des marchandises apprêtées pour l'exportation, je me rappelle encore de cette femme qui étouffait légèrement la bouche de son fils de peur que ses cris signalent aux voisins de notre présence sur le lieu.

La nuit du 6 au 7 mai 2016, nous avons été transportés dans un camion couvert d'une bâche jusqu'à un village. Sous la bâche, nous étions alignés comme des bestiaux à destination de l'abattoir, je pouvais respirer à peine et malheureusement un enfant s'est évanoui. Après trente-et-une minutes le camion est arrivé à son terminus, nous sommes descendus en courant en direction de la plage derrière trois passeurs éclairés habillés en noir, ces derniers communiquaient en arabe égyptien avec leurs collègues à l'aide d'un téléphone satellitaire qui à mon avis nous attendaient dans le bateau de pêcheur. Nous avons couru environ une heure et demie, tout long du trajet les enfants pleuraient et vomissaient, certaines personnes âgées s'essoufflaient, ils ne pouvaient plus poursuivre la route à cause de la fatigue et les blessures, pour eux le voyage s'était arrêté là.

Durant cette longue course je suis tombé deux fois dans les sables épineux de la plage et à chaque fois je me suis relevé et efforcé de poursuivre la route jusqu'au bord de la majestueuse mer méditerranéenne. J'étais à bout de souffle, mon corps était rempli de sueur, de mon nez coulait de la morve fraîche, mes yeux étaient remplis des larmes et mon coeur battait certainement à une vitesse inhabituelle.

Je ne peux oublier cette rude étape qui nécessitait du courage, de la détermination et de la persévérance.

Une fois au bord de la mer méditerranéenne, nous avons été scindés en deux groupes de cinquante, moi j'étais dans le premier groupe. En suite deux passeurs nous demandèrent de nous diriger vers le canot en bois qui s'en allait à vau-l'eau, nous nous sommes précipités. Un compatriote et le marin m'ont aidé à y monter, une fois à bord, nous avons aidé quelques personnes qui s'y étaient attachées qui poussaient des cris de détresses pour embarquer. Les autres personnes étaient frappées et poussées dans la mer par les deux marin car le nombre requis était dépassé. Etant donné que nous n'étions pas loin de la terre ferme, il est fort probable qu'elles ne sont pas noyées et que les vagues de la mer les a jetés vers la plage.

Après cinq minutes, nous avons été conduits vers un chalutier délabré. Pendant notre transfert, deux ou trois personnes se sont précipitées et noyées dans la mer suite à une panique créée par une forte vague. Elle secoua le canot en bois et le déséquilibra. Pendant cette agitation, personne n'avait pris l'initiative de leur venir en aide car chacun voulait tout d'abord sauver sa peau.

Une fois dans le ventre du chalutier, nous avons été conviés à entrer dans la cale où ça sentait le diesel et le poisson, bref une odeur nauséabonde. Après trois navettes du canot en bois, la cale du chalutier était pleine à craquer.

Trente minutes plus tard nous avons été transférés à nouveau dans un autre chalutier plus grand, plus équilibré que le premier et dans lequel nous avons navigué environ dix heures. Tout au long du trajet, le capitaine surveillait un bateau qui se dirigeait vers nous, celui-ci informa ses coéquipiers que nous étions suivis sans pour autant préciser par qui. Ces derniers nous demandèrent de rejoindre les autres clandestins dans la cale mais nous étions restés sur le pont car la cale était pleine. Ils nous demandèrent de pouvoir nous défendre au cas où ce serait les gardes de côte.

Furieux et inquiets, ils aiguisèrent leurs couteaux afin de les utiliser en cas de nécessité, coupèrent le moteur et se mirent à pêcher. Le bateau s'approcha de notre chalutier. Après quelques échanges de trois minutes environ entre les deux capitaines, soudainement, le nôtre lui demanda de se nommer, quand celui-ci prononça le prénom le plus populaire de l'Égypte. Il nous demanda de changer rapidement de bateau. Le transfert s'est déroulé sans précipitation aucune pendant approximativement vingt à vingt-cinq minutes. Dans cette troisième embarcation, nous y avons trouvé une cinquantaine de personnes qui tentaient la dangereuse traversée. J'étais près du compartiment du capitaine, nous avons eu quelques échanges, il ne manifestait aucune inquiétude, il écoutait de la musique et de fois il communiquait avec son téléphone satellitaire.

Le lendemain matin vers 10 heures, nous avons rencontré un grand bateau chalutier, une fois de plus, nous avons été transférés. Il y avait une foule de personnes qui nous attendait depuis cinq jours. Une fois à bord les membres de l'équipage nous servirent un verre d'eau douce et quelques grammes de datte pâtée.

Deux jours plus tard, un avion de la marine Italienne a effectué un vol de reconnaissance vers nous. Le lendemain nous étions secourus par la marine Espagnole et Italienne. Moi j'étais dans le navire Espagnol jusqu'à arriver à Palerme le 13 mai 2016. Puis les autorités Italiennes nous ont mis dans des bus jusqu'à Naples. La police nous a forcés à donner nos empreintes pour nous enregistrer. J'ai accepté pour être protégé. Mais je ne voulais pas rester en Italie car je ne parlais pas la langue. Une dame m'a aidé à rejoindre Lyon en voiture puis j'ai pris un bus jusqu'à Paris, puis Montpellier où je suis arrivé le 28 juin.

Je ne peux retourner au Congo où ma vie est en danger, je suis reconnu là-bas comme un opposant au régime actuel et fiché dans les services de sécurité. Mon propre frère, parce qu'il me ressemble, a été plusieurs fois détenu par ces même services.

Je n'ai pas été renvoyé en Italie même si j'avais laissé mes empreintes digitales là-bas, car le préfet de

l'Hérault, par son pouvoir discrétionnaire a autorisé que je puisse faire ma demande d'asile en France le 04 juillet 2016 et j'étais soulagé.

Le 30 novembre 2016, j'ai passé mon entretien dans le local de l'Office Français Pour des Réfugiés et Apatrides à Fontenay-sous-Bois dans la région Parisienne et le 17 février 2017 j'ai reçu une réponse positive à ma demande d'asile par ledit office, me reconnaissant le statut de réfugié selon la convention de Genève du 28 juillet 1951.

Actuellement, je suis dans une période de reconstruction de ma vie et je me bats pour faire venir mes proches qui sont restés dans la tristesse en RDC.

Je profite de l'occasion pour remercier tous les bénévoles de la CIMADE de Montpellier, pour l'aide apportée dans nos démarches administratives.

À Sarah THIRIET, plasticienne, qui nous a permis de raconter notre récit au travers de ces éditions et sans oublier Jeanny MISLAND pour son suivi psychologique qui m'a permis de retrouver la confiance en moi.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
DANS L'UNION EUROPÉENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
LE QUAI D'ÉCUME
EN MAI 2018



Couverture : Gravure tétrapak de Olivier Lubaki, 2017



© Le Quai d'Écume

La Cimade

Langue - Parole - Action
L'humanité passe par l'autre